

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XIV

COEUR D'OR ET VESTE DE BURE

(Suite.)

Mais l'oncle Blas ne paraissait pas aussi pressé de conclure, l'affaire étant grave à son sens et réclamant mûre réflexion.

—Un moment, un moment, dit-il en tirant doucement sa femme par le bras, comme s'il eût voulu en même temps reprendre les arrhes.

—Tu n'entends donc point qu'il veut partir à la place de Rafael ? riposta la tante Paca, qui avait l'air de dire : Arrhes touchées, le marché tient.

—C'est bon, c'est bon, repartit le meunier qui s'obstinait de son côté. Il faut au moins que nous sachions le pourquoi de la chose. Nous disons donc que par suite de quelque coup de tête....

—Il n'y a pas de coup de tête, mon oncle Blas, répondit le sacristain, sans tenir compte du sourire narquois du brave homme têtue ; il y a tout simplement que j'en ai assez de mon métier et que j'en veux prendre un autre. C'est une idée qui m'est venue depuis longtemps. Je suis pauvre, toute la Chênaie le sait, et il est douteux qu'à rester comme je suis je fasse jamais fortune. On trouve la mort sur les champs de bataille, mais on n'y peut trouver aussi, sinon la gloire, au moins l'avancement. L'odeur de la poudre ne me déplaît pas, et je ne ferai pas un plus mauvais soldat que bien d'autres. Voilà pourquoi je me suis dit : allons au moulin. Et me voici.

La voix de Roch tremblait trop pour convaincre le meunier. Elle ne fit au contraire que le rendre plus tenace. L'oncle Blas n'était pas un observateur consommé, mais quelque faible que fût sa dose de perspicacité, elle lui suffisait pour lui donner l'assurance que Roch ne disait pas la vérité.

—Demandez aux rats de mon moulin s'ils se trompent aux pièges du chat, dit-il en riant aux éclats. Tu ne me sortiras pas de la tête qu'il y a quelque anguille sous roche. Tu as un motif pour quitter la Chênaie. Lequel ? Je n'en sais rien. Mais assurément il ne peut être bon, puisque tu me le caches. J'aime mon fils, mais s'il n'a pas d'autre remplaçant que toi, il partira.

—Mais, objecta la femme qui ne pouvait se résoudre à voir rompre un marché aussi inespéré, qu'est-ce que cela fait, si....

—J'ai dit toute la vérité, interrompit Roch d'un ton qui protestait contre les insinuations du mari.

—Et je te dis, moi, que tu mens, repliqua l'oncle Blas qui avait fini par se fâcher tout de bon. Je ne te lâcherai pas que tu ne sois expliqué.

Roch comprit que, buté comme l'était le meunier, il n'y avait plus qu'à jouer cartes sur table.

—Eh bien, dit-il, vous avez raison ; je ne vous ai pas donné le vrai motif de ma résolution. Mais, comme je n'ai après tout rien à craindre, comme personne ne saurait me blâmer, je dirai pourquoi je veux partir. Seulement je

ne le dirai qu'à la tante Paca, car elle seule me comprendra. Acceptez-vous ?

L'oncle Blas aimait sa femme : il aurait eu d'ailleurs mauvaise grâce à ne pas s'en rapporter à sa discrétion. Au surplus, un regard de la tante Paca leva toute difficulté.

Roch s'était contenté de cet acquiescement tacite, et se penchant à l'oreille de la meunière, il avait murmuré quelques paroles si persuasives que la bonne femme fondit en larmes.

—Ah ! le cœur d'or, s'écria-t-elle. Rafael ne partira pas, je répons de la sincérité de Roch.

—Accordé donc, fit le meunier en sanctionnant la décision. Touche là, Roch. Demain matin, nous partirons ensemble pour Salamanque. et, là, devant un notaire nous réglerons l'affaire, et je te remettrai le prix du marché. J'entends d'ici les propos du village, quand on apprendra que c'est toi qui prends le numéro de Rafael.

La meunière ne disait plus rien. Elle contemplait avec une muette admiration ce jeune homme qui lui semblait transfiguré.

Quant à l'oncle Blas, il n'avait plus qu'un désir, c'est que Roch s'en allât tout de suite, maintenant qu'il n'avait plus rien à dire, car l'excellent meunier comptait bien que si la tante Paca avait promis de ne révéler à personne le secret de Roch, il y aurait pour lui-même exception à la règle.

Aussi bien le sacristain ne se fit pas prier. Il avait hâte de reprendre le chemin de l'église. Non qu'il voulût annoncer à Marie ce qu'il venait de faire. Il espérait, au contraire, que son plan ne serait point découvert avant son départ pour l'armée.

—Elle sera heureuse, se disait-il à part lui, sans qu'elle sache à qui elle doit son bonheur, sans qu'elle soupçonne la cruelle et lente agonie de celui qui donne volontiers sa vie pour elle.

Parvenu à la porte de l'église, il tira une clef de sa poche, ouvrit doucement et disparut dans l'obscurité.

Le lendemain, après l'Angelus, Roch repartit pour le moulin sans que personne l'eût aperçu.

Blas l'attendait. Le meunier était déjà en selle.

—Monte en croupe, lui dit-il.
Roch obéit.
Une demi-heure après, ils étaient loin de la Chênaie.

XV

L'ÉMOI.

Tout le village était sur pied. Les travaux étaient suspendus. Pourtant ce n'était ni dimanche ni jour de fête. Ce n'était pas non plus jour de liesse et de gaieté. On s'en fût convaincu sans peine à voir les visages défaits des habitants de la Chênaie, d'ordinaire aussi joyeux le lendemain que la veille de la San-Juan.

On eût dit qu'un grand malheur était venu tout à coup fondre sur cette paisible population. On ne se parlait plus qu'à voix basse. Les uns discutaient, les autres interrogeaient. Les hommes paraissaient, ceux-ci contristés, ceux-là anxieux. Les femmes pleuraient ou se lamentaient. Les enfants, plus insoucieux ou plus pratiques, se juchaient sur les arbres ou grimpaient aux plus hauts sommets de la montagne.

Il n'y avait pas jusqu'au sergent Robreno qui ne fût sous le coup de la prostration générale. Assis sur l'un des degrés de pierre du calvaire, il avait les yeux fixés à terre et caressait de temps à autre sa moustache avec un mouvement qui trahissait visiblement l'état inaccoutumé de son esprit.

Un peu plus loin, la nièce du curé, entourée d'un groupe de jeunes filles, avait l'air profondément abattue.

D'où venaient ces angoisses communes à tous ? Que craignait-on ? Pourquoi tous les regards étaient-ils dirigés vers la route de Salamanque ?

C'est que, depuis l'avant-veille, l'abbé Juan était parti, et chacun se demandait quelle pouvait être la cause d'une si longue absence.

Toute autre disparition n'aurait vraisemblablement pas causé cette émoi, bien qu'au village les incidents les plus naturels prennent toujours la proportion d'un événement. Mais aux motifs ordinaires de préoccupation et d'inquiétude, venait se joindre, en ce qui concernait plus particulièrement le curé de la Chênaie, la circonstance exceptionnelle que l'abbé Juan était non seulement le pasteur spirituel, mais l'ami, le conseiller, et, sous beaucoup de rapports, le soutien moral et matériel de toute cette population rurale, intéressée à sa conservation. Il était, dans toute l'acception du mot, pour chacun des villageois la Providence du foyer. Aussi l'anxiété causée par son départ, que personne ne pouvait expliquer, était-elle légitime et générale.

Pour sortir du doute, un voisin avait couru à Salamanque, il n'en avait rien rapporté. Tout ce que l'on savait de plus, c'est que l'abbé Juan était sorti de la ville au point du jour, sans dire où il allait, ce qui n'apprenait pas grand-chose.

Un fait était certain, c'est que le curé n'était pas revenu, à l'instant où sur le cadran de l'église les deux aiguilles rapprochées marquaient l'heure de midi.

A ce moment on aperçut à l'horizon une charrette attelée de deux mulets qui s'avancait rapidement dans la direction de la Chênaie. Deux voyageurs étaient assis à l'intérieur.

Marie fut la première à les reconnaître de loin.

C'était Diégo et Rafael, qui revenaient après avoir battu les environs et opéré à cinq lieues à la ronde une reconnaissance inutile.

—Mon oncle ? s'exclama la jeune fille, dès que les arrivants furent à portée de l'entendre.

—Peine perdue, répondit Diégo, tandis qu'il mettait pied à terre en même temps que Rafael. Nous avons exploré toute la contrée, nous avons interrogé tout le monde : personne n'a pu nous dire. Je me trompe, un aubergiste nous a assuré qu'il avait vu ce matin, à la première pointe du jour, passer sur le chemin un vieillard monté sur un âne. Il y a fort à parier que c'étaient l'abbé et le Linot. Nous avons suivi la route qu'ils ont dû prendre et qui mène, en effet, à la Chênaie. Mais nous sommes aussi avancés qu'auparavant. Sans doute l'abbé aura rebroussé chemin et, pour ce motif quelconque, il sera retourné à Salamanque.

La jeune fille soupira.

—En attendant, dit-elle nous restons dans l'incertitude.

L'insuccès des recherches de Diégo et de son ami ne faisait que contribuer aux inquiétudes des villageois. Tous étaient si profondément abattus que personne ne se sentait la force de rompre le silence. On attendait que le bruit des sanglots et des gémissements.

Tout à coup un frisson courut dans cette foule atterrée. Un cri d'alarme venait de partir de la montagne, où une vingtaine de paysans étaient en vigie.

Ce cri retentit dans la vallée comme la sinistre annonce d'un malheur. Tous les regards s'étaient portés vers le même endroit.

Au bout du chemin, un âne arrivait d'un pas grave et indifférent.

Cet âne était le Linot.

Personne ne le montait, personne ne le conduisait par la bride.

Il avait entonné son chant accoutumé, heu-